

A propos du livre de Moustapha SAFOUAN¹

Il s'agira dans ces lignes, non d'un résumé, ni d'un compte-rendu, mais de quelques réflexions suscitées par la lecture de SAFOUAN, qui nous a éclairé sur quelques points de logique, c'est-à-dire, sur la structure de l'être parlant.

Il en est ainsi, par exemple de l'*objet a*, inventé par Lacan pour répondre à cette affirmation de Freud : « Ce qui est essentiel et constant dans la pulsion sexuelle, ce n'est pas l'objet, mais quelque-chose d'autre. »

De quelque-chose d'autre à autre chose, puis à la Chose, il n'y avait que le pas, - analytique – de l'a-Chose pour passer à l'*objet a*, à la lettre désignant un trou.

Ceci nécessita néanmoins quelques années de séminaire, et nous oblige à lire Lacan... jusqu'au bout, si nous ne voulons pas rester sur la rive métonymique, où l'objet a été, est, ou sera coupé, alors que, réel, c'est-à-dire impossible, il est hors symbolique et n'a pas d'image spéculaire.

Perdu, par définition depuis toujours, c'est un objet non situé dans le temps, même si notre imaginaire tente de l'inférer dans l'espace (ô ! stade du miroir).

Ainsi le sein, comme objet du désir oral n'est-il pas celui qui allaite et répond au besoin, mais la libido orale elle-même, le trou de la bouche.

Néoténie oblige, il n'est que « l'emblème d'une décomplétude organique dont la variété répond à celle des zones érogènes ».

Son intérêt ne réside que dans le plaisir d'organe qu'il stimule, et dont le paradigme est celui, mâle dans sa constitution logique, de la jouissance, dite justement : phallique.

Comme la lettre, *a* telle que Lacan la désigne, doit s'abstraire pour permettre la lecture, il doit, logiquement, être exclu du symbolique pour ouvrir un accès au langage.

Si le névrosé le croit amovible (- ϕ), le pervers récupérable (+ ϕ), et si le psychotique méconnaît jusqu'à son absence, nous avons, analystes, à y déchiffrer les marges du nouage des trois registres : Réel, Symbolique et Imaginaire.

Comment faire place, se demande SAFOUAN, pour un désir qui serait qualifié de génital, si l'on entend par là un désir qui ne saurait s'abriter dans les alibis du don, i.e. de la demande (besoin et amour) ?

A l'éveil de sa sexualité, le sujet s'intéresse au désir de sa mère en tant que ce dernier se *signifie* ailleurs que chez elle, dans un Nom-du-Père qui nomme (et se désigne comme) le lieu du manque : le Phallus.

Le phallus signifie, et non représente, la véritable image, la *vera icona*, le Graal, objet d'une quête aussi insatiable qu'intemporelle et impossible.

Le sujet, dépossédé de son corps propre qu'un seul signifiant phallicise, Narcisse égaré par les métonymies de son manque, trouvera dans cette duperie un frein à son errance.

¹ M. SAFOUAN, *Le langage ordinaire et la différence sexuelle*, Ed. Odile Jacob, Paris, septembre 2009.

Comment ce phallus symbolique devient-il le signifiant de la différence sexuelle ?

Il ne s'agit pas, on l'aura compris, de l'image du père phallophore versus la mère castrée d'un appendice, voire d'un phanère susceptible de repousser.

Si, en effet, les sexes biologiques peuvent se reconnaître par la présence ou l'absence du pénis, - ou d'un chromosome X ou Y – il n'en va pas de même du désir qui détermine le sujet en masculin ou féminin. Le parlêtre choisirait-il son sexe par référence à un seul signifiant ?

Logicien, Lacan s'intéressa de près au prédicat, là où ses prédécesseurs donnaient à l'attribut, et donc au genre, la préséance. Pour lui, le complexe d'Œdipe, « un rêve de Freud », cache, comme tout recours au mythe, « une lacune dans la saisie de la structure ».

Si un homme croit pouvoir se situer selon la *norme- mâle* du patriarcat, une femme ne peut se définir par ce dont est réellement privée sa mère. C'est au père qu'elle est renvoyée pour choisir, *par défaut*, le sexe de son désir, à celui qui le nomme de son nom, et se situe au lieu de ce manque, position purement *logique* de l'exception à une fonction, phallique en l'occurrence.

Le désir féminin commence avec la négation de l'exception, ce qui lui coupe l'accès à l'universel. « L/a femme n'existe pas », elle n'est *pas toute* dans la fonction phallique, dans la castration qui indexe le désir masculin.

Le quantificateur *pas tout* implique-t-il ou non l'existence d'un *au-moins-un* qui contredit la proposition affirmative universelle ?

Prenant appui sur les élaborations de FREGE, les formules de la sexuation de Lacan font de l'exception une nécessité logique, non pas attribut d'un sujet, mais argument d'une fonction. « La déduction de l'existence, assimilée à une donnée, perd sa validité ».

Une femme peut s'en passer.

Quant au père réel, il n'est que l'impossibilité de s'égaliser, - entendons s'identifier – à un nom, à ce qui nomme le lieu du manque.

En signifiant la loi, il *inter-dit* la Chose, l'a-Chose qui n'existe pas plus que l'objet-trou. Le Phallus est le signifiant du Rien qu'il masque sans le recouvrir : signifiant sans signifié.

Pure métaphore, la castration symbolique substitue au désir de l'Autre, (maternel en l'occurrence), le signifiant phallique, « considéré tout à la fois comme un objet imaginaire quoique rebelle à toute signification, comme index du manque à être et comme objet d'une dette qui se resserre à mesure même de son refus ».

Quel que soit son sexe biologique, le parlêtre voit son désir causé par un vide central masqué par ce Phallus qui n'a nulle matérialité, même s'il est connoté sexuellement. Le seul "choix" du sujet est dans la manière dont il va se situer par rapport à cet unique signifiant, orientant de ce fait son désir côté homme ou côté femme.

L'unicité de ce signifiant, stigmaté dans le langage du manque à être sur le corps, en fait le signifiant de la différence sexuelle, tant chez la fille que chez le garçon.

Il n'y a pas, dans le langage, de concept intuitif du féminin, pas de certitude.

C'est une exception logique, située entre symbolique et imaginaire, qui « oriente la pensée du désir » et fonde le sujet comme homme ou femme.

Pierre DANHAIVE